Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 146 (2014)

Heft: 3-4: Pierre Thévenaz (1913-1955) : "Penser sans absolu" : après le centenaire de sa naissance

Artikel: Deux nuits de novembre : la "nuit de Descartes" et la "nuit de Pascal" (1943)

Autor: Thévenaz, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-583837

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 146 (2014), P. 323-325

DEUX NUITS DE NOVEMBRE

La «nuit de Descartes» et la «nuit de Pascal» (1943) [1]

PIERRE THÉVENAZ

Il est permis de dire que la science, la philosophie et la pensée modernes sont nées dans la nuit du 10 novembre 1619. Cette nuit-là, en effet, dans un songe fameux, un éclair de feu illumina le cerveau d'un jeune homme de 23 ans, pondéré et réfléchi, le remplit d'enthousiasme et lui apporta, dit-il, la révélation d'une «science admirable». Ce jeune homme c'est Descartes; ce feu c'est l'illumination soudaine d'une méthode nouvelle pour la recherche de la vérité. Son biographe nous dit que «le feu lui prit au cerveau» et qu'une sorte d'extase accompagnée de visions orienta définitivement sa vie. Sa vocation d'homme de science et de philosophie se décide. Il a l'assurance que, par une grâce venue d'en-haut, l'Esprit de vérité l'a éclairé dans sa solitude; aussi J. Maritain a-t-il pu appeler ce songe d'une nuit d'automne une «pentecôte de la raison». La raison humaine voit soudain s'ouvrir devant elle un magnifique avenir et un monde tout nouveau. Comme jamais auparavant, un homme prend conscience de la grandeur de la pensée et éprouve un frisson devant l'infini des possibilités de la raison.

À cette nuit de novembre, répond, 35 ans plus tard, une autre nuit de feu, une autre pentecôte: c'est la nuit du 23 novembre de l'an de grâce 1654. Un autre solitaire, de 31 ans, tourmenté et transporté par l'ardeur de sa méditation dans une sorte d'extase, se sentit soudain échauffé et éclairé. C'est Pascal, qui reçoit, par une grâce d'en-haut, la vérité qui orientera définitivement sa vie. Cette célèbre nuit du *Mémorial* est illuminée d'un feu analogue au feu de Descartes, d'une même certitude, d'une même joie, d'une même révélation de la «grandeur de l'âme humaine», tout cela fixé en ces formules lapidaires:

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et des savants,
Certitude, certitude. Sentiment. Joie. Paix.
Dieu de Jésus-Christ,
Grandeur de l'âme humaine.
Joie, joie, joie, pleurs de joie.

[1] NdE: Publié par le journal hebdomadaire *Curieux*, Neuchâtel, le 4.11.1943, et donné à la radio à une date inconnue (enregistrement 78 t/m déposé à la BCU).

Cependant, c'est une autre extase, une autre joie, une autre certitude, un autre frisson – d'angoisse cette fois – devant l'infini, une autre grandeur enfin qui ne s'atteint que par la «renonciation totale et douce», par «l'oubli du monde et de tout, hormis Dieu», qui «ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile».

Cette naissance ou cette renaissance de la raison chez Descartes, à l'aube de la philosophie moderne, a quelque chose de grandiose par elle-même. On sent combien cette aventure de la raison, qui débute alors, est profondément ancrée dans une expérience vécue. Il n'est plus guère possible, lorsqu'on voit la vie personnelle de Descartes et sa pensée si étroitement fondues, de parler de raison impersonnelle et abstraite. La raison cartésienne n'est pas moins personnelle et vécue que la foi pascalienne. C'est la raison brûlante qui a jailli d'un cerveau échauffé et d'un enthousiasme intellectuel tout mystique. Par une ironie du sort, la raison cartésienne, cette princesse de lumière, est née dans la nuit, dans la plus froide et la plus nocturne des nuits : une longue nuit d'hiver. Elle est née, cette grande ordonnatrice, dans le désordre du rêve où l'illumination visita Descartes. Elle est née, cette raison française et latine, au centre d'une Allemagne encore toute plongée dans la confusion politique et religieuse, au début de la Guerre de Trente Ans, dans ce fameux «poêle» où le soldat Descartes était allé se reposer et méditer entre deux campagnes militaires.

Cependant, cette expérience de la raison, déjà si saisissante à elle seule, prend un relief plus accentué encore en face de l'expérience non moins saisissante de Pascal. Quel est l'enjeu de ce dialogue tacite, symbolisé par ces deux nuits d'illumination ? On serait tenté d'y voir le dialogue de la raison et de la foi, d'une raison sans foi avec une foi sans raison, mais ce serait trop simpliste. En fait, Pascal croit à la science et à la pensée autant que Descartes à la religion de sa nourrice et à la foi. Non, le dialogue est plus profond et plus tragique, c'est le dialogue éternel de l'âme humaine avec elle-même, de la pensée avec elle-même.

Pascal, comme Descartes, est persuadé que la pensée fait la grandeur de l'homme : «Toute notre dignité consiste dans la pensée», «travaille donc à bien penser», «la pensée est une chose admirable et incomparable par sa nature». Mais en quoi consiste cette grandeur ? «La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.» La pensée nous met donc en face de notre misère et de notre faiblesse, c'est en quoi son prix est inestimable. Elle laisse l'homme brisé et vaincu, elle le conduit en pleines ténèbres. La pensée de Pascal ne trouve pas ce qu'elle cherche, elle ne libère pas Pascal de l'inquiétude, elle l'y ancre toujours davantage. «Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas.» Avec une sincérité admirable, Pascal tend sa pensée à l'extrême et veut aller jusqu'au bout de son être, mais il étouffe dans la prison de sa pensée.

C'est en un autre sens que pour Descartes la pensée fait notre grandeur. Elle est une force que Descartes utilise pour s'élever. En effet, il limite l'usage de sa

pensée à la recherche de ce qu'il peut atteindre ; il la restreint à la mesure de ses forces, mais alors, avec une maîtrise et une liberté incomparables, il avance pas à pas, écartant méthodiquement les obstacles, avec une puissance grandissante, sans arrêt et sans erreur. La pensée est grande parce qu'elle se possède entièrement et parce qu'elle se laisse guider par une volonté exactement mesurée. Avide de clarté, la pensée cartésienne évite soigneusement l'obscurité et se meut avec aisance dans la lumière.

La pensée pascalienne ne connaît pas la lumière, elle ne connaît que la lucidité dans le mystère, elle court droit aux ténèbres et s'y plonge nécessairement. Alors qu'on voit Descartes progresser dans la certitude, Pascal est d'emblée hors de la certitude, parce qu'il n'accepte rien et ne s'accepte pas lui-même. Il est comme projeté perpétuellement hors de lui-même, sans espoir de se retrouver jamais, sinon en Dieu. Descartes coïncide parfaitement avec lui-même. Parfaitement conscient de ses possibilités, il les organise méthodiquement, il les utilise avec un art consommé.

L'un triomphe souverainement et calmement ; l'autre est brisé tragiquement et ne trouve la joie et la certitude qu'au prix des souffrances et du cilice. Mais l'un et l'autre sont d'égale grandeur.

«La France, éternellement, sera en état de dialogue», écrivait naguère Jean Schlumberger[2]. «Ce n'est pas toujours la même voix qui interroge et la même qui répond. Et si l'une des deux prévaut par la force de sa conviction ou de ses arguments, ce n'est pas en imposant silence à l'autre, c'est en s'appuyant sur elle comme la phrase musicale sur le contre-point qui l'accompagne. Notre harmonie à nous est une musique fortement contrepointée.»

Descartes n'impose pas silence à Pascal, ni Pascal à Descartes. Sachons les écouter tous deux et découvrir entre eux l'harmonie contrepointée. Ne les bloquons pas dans une alternative exclusive. Dès le moment où nous comprenons que les *Méditations* de Descartes comme les *Pensées* de Pascal sont inséparables des deux destinées humaines, des deux moi qui les portent, qu'elles sortent de deux mêmes nuits d'illumination mystique, nous nous souviendrons de la phrase splendide de Pascal : «L'homme n'est produit que pour l'infinité», et nous n'oublierons pas que cette infinité est double : l'infini de la foi et l'infini de la raison.

[2] NdE : Article du *Figaro* (9 déc. 1940), reproduit par *Jalons,* Marseille, 1942, p. 77-80, cité par Léon Brunschvicg, *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne*, Neuchâtel, Baconnière, 1942 (Être et Penser, n° 12), à sa dernière page avant sa conclusion.